

SOMMAIRE

NOUVELLES

	Pages
Rachid Mimouni - Notre fureur d'être	7
Hocine Mahdi - La révolte	15
Toudert Abrous - Un cri dans la nuit	23
Arezki Chaïb - Les oliviers sont en pleurs	31

POEMES

Ali Benkhokha - Pour un arbre qui monte	39
Talha Kechkouche - Dri	41
- Mes muses	49
Ah' Boudjedir - Renaissance	53
- Donnez moi des mots	54
- Révolution agraire	55
Mohamed Bouchami - Secret	57
- Spleen	59
- Premiers rayons	61
- Sonnet discret	62
Mohamed Attaf - Droits des peuples	63
- Nouvel horizon	64
- Exaltation	65
- L'aurore d'un matin	66
- Lumière des temps	68
Rachid Affoun - Mon univers	71
- Muse	73
Saïd Belabdi - Liberté	75
- L'espoir	77
- Union et lumière	78
Youcef Merahi - Libère-toi	79
- Volonté inébranlable	81
- La guerre	83
- Te deum de la liberté	85
Belly Annache - Ma liberté	87
- Solitude	89
- Cauchemar	91
Nadia Gasmi - Le solitaire	93
- Liberté	94
- Enfant palestinien	95
Madani Senoussi - Attente	97

PROMESSES

AU LECTEUR

Des difficultés techniques ont quelque peu perturbé le rythme de parution de notre revue. Nous faisons cependant de notre mieux pour assurer la continuité de « Promesses », encouragés en cela par les fréquents envois de nos écrivains et poètes en herbe. Nous tenons compte également dans la mesure du possible des suggestions qui nous parviennent de nos lecteurs tendant à améliorer notre publication dans son contenu comme dans sa présentation. D'autre part nous ne saurions assez inviter nos jeunes auteurs à nous adresser leurs œuvres. Ceci est en fait le préalable sans lequel tous nos efforts seraient vains. Notre travail n'a d'autre but que celui de faire de « Promesses » une revue réellement culturelle destinée en premier lieu à favoriser l'éclosion de nouveaux talents et à les faire connaître.

LA REDACTION

MOTRE FUREUR D'ETRE

Le navire dansait doucement dans les eaux du port. En face, Alger brillait de toute sa blancheur. Elle semblait s'être mise en fête, comme pour saluer mon départ, ou pour essayer de me retenir encore au pays du soleil. Il y a exactement un an, jour pour jour, c'était Paris que je quittais : je retournais dans mon pays. J'avais soif de sourires algériens et ries senteurs de jasmin. J'ai retrouvé Alger en fête, éclatante sous le soleil de juillet. Ma mère m'attendait sur le seuil de la porte. J'ai lu dans ses yeux l'oubli et le pardon d'une si longue absence. Ma mère me souriait. J'adore les sourires. Et du fin fond de ma gorge renaissait ma tendresse sevrée par l'exil. Etonnée de me voir si homme, ma mère au front orgueilleux m'ouvrait ses bras et sa demeure, et, triomphante, s'en allait porter la nouvelle aux voisines qui n'avaient jamais cru à mon retour.

— Mon fils est revenu ! Mon fils est revenu ! Mon fils médecin guérira mes anciennes douleurs et mes longues veillées ne seront plus solitaires.

(1) Voir « Promesses » N° 16 et 17

notre fureur d'être

J'avais laissé un ami. Je l'ai retrouvé à la première poignée de main.

— Alors, parisien, on retourne au bercail ?

Il portait en lui tout l'enthousiasme et la jeunesse d'un pays libre. Je ne le comprenais pas très bien : il me parlait de Tiers-Monde, de socialisme, de jeunesse militante. Il me faudra sans doute réapprendre à parler.

J'avais laissé une petite fille qui m'apportait ses gâteaux et me racontait d'étranges aventures au jardin de ses chimères. Je lui avais promis une poupée pour mon retour. Mais aujourd'hui, dans mon étrange pays, les petites filles ne cherchent plus de poupées. Croisant leurs petites mains sur leurs seins naissants, elles veulent déjà lutter.

Je l'avais rencontrée un matin dans la rue. Elle avait grandi avec ses cheveux. Elle passa devant moi, tête baissée, regardant le bout de ses pieds.

— Malika !

Elle se retourna, son visage feignant la surprise, mais irafai par un sourire trop vite éclos.

— Rachid ! Tu es revenu ?

Ses yeux dansaient. Petite fille déjà, elle détestait m'entendre lui dire qu'elle avait des yeux de Méditerranée.

— Tu vas rester longtemps ici ?

— Pour toujours. J'ai terminé mes études.

Elle baissa la tête. J'ai souri. Sourit aux hirondelles qui dansaient sur ma tête, au ciel si bleu, au soleil éclatant de santé. Je souriais, perdu dans un rêve au parfum d'oranger, et la brise marine qui caressait mon visage me disait la douceur de renouer d'anciennes promesses. Lointaine, l'irrvpr de cet apatride errant dans les rues prises de Paris : j'ai retrouvé la fille aux cheveux dorés qui par-ta «reaî mes jeux et mes chimères.

Et me voilà aujourd'hui, repartant pour de nouveaux exils, pour de nouveaux oublis. Mon ami m'avait accompagné au port et tentait désespérément de me retenir.

— Encore une fois, Rachid, te voilà déserteur au moment du combat.

Oui, encore une fois, me voilà déserteur au moment du combat. A d'autres les batailles, à d'autres les victoires : je n'aime que les sourires.

— Reste avec nous Rachid. Que penses-tu donc trouver là-bas, de l'autre côté de la Méditerranée ?

La Méditerranée, si bleue, la mer de mon enfance. Nous avions conclu un pacte, autrefois. J'avais déjà trahi une fois. Moi qui avais fait le serment de ne jamais quitter les bords de la Méditerranée, je me suis retrouvé, jeune encore, dans une écrasante ville, errant dans ses rues grises, à la recherche de la mer introuvable, de mon enfance perdue. La brise marine ne caressait plus mon visage, et, désorienté, je cherchais au fond de mes silences l'écho, de ses murmures. Sûre de sa victoire l'amante délaissée ruminait sa vengeance. Mais au bout de mes errances j'ai trouvé un sourire qui me promettait l'oubli de mon passé, et me proposait un fleuve en échange de ma mer perdue. Un fleuve paresseux, qui, par mille et un détours, semblait vouloir refuser l'échéance finale : le souffle de l'océan a été l'attendait au Havre. Ce sourire m'offrait une nouvelle patrie, un nouveau destin. Et j'ai oublié ma fascinante ville et ses rues de jasmin pour une autre ville, plus fascinante encore. Mais au nom d'ALGE-BIEN, le soiriire s'est éteint. Et ma mer aux mille vagues, ulcérée d'avoir été supplannée, ne fut-ce que le temps d'un sourire, par un fleuve indolent, me ramenait, en dépit de sa rage, sur les lieux du serment trahi.

— Pense à ta mère, Rachid.

Ma mère, silencieuse sur le pas de sa porte, et qui regardait s'éloigner po'ir toujours son unique enfant. Elle c;:d avait toujours refusé de se remarier par fidélité au fils absent et qui ne vivait que dans l'attente de mon retour. Ma mère, qui cachait mes lettres au milieu de ses bijoux de jeune mariée. Ma mère me bâtissait des rêves plus grands que les montagnes. Rêves qui se fracassent du haut des balcons.

- Malika, laisse-moi te dire que...
- Que quoi ?
- Que tu as des yeux de Méditerranée.
- Ce sont ceux de ma mère.
- Ce sont ceux de mon enfance.
- Mais dis-moi Rachid, tu vas repartir ?
- Non, je veux rester ici pour toujours.
- Si l'on devait nous séparer...
- Nous resterons ensemble, car je veux, mademoiselle, par les liens d'un doux hymen, attacher votre destin au mien.
- Votre amour m'honore, monsieur : demandez à mon père.
- Je m'en vais de ce pas...
- Rachid. Rachid. il me vient comme une sourde appréhension.

Le soleil de juillet tentait désespérément de traverser les persiennes closes. La chambre était silencieuse. J'étais tassé sur moi-même dans un coin. Elle reposait sur une natte, recouverte d'un drap blanc. Assise à son chevet, sa mère sanglotait doucement. Elle ne comprenait pas pourquoi sa fille s'est jetée du haut d'un balcon. Et dehors, le «oleil brillait toujours.

— Reste avec nous, Rachid. Tu verras, nous ferons de grandes choses ensemble. Ce pays sort meurtri de sept années de guerre. Pour le reconstruire, nous avons besoin de jeunes bras pleins de sève et de sang, nous avons besoin du sourire et de l'enthousiasme des jeunesses. Te faudra-t-il fuir devant chaque nouvelle difficulté ? Le monde entier ne te suffirait pas. Et ce départ peut-il résoudre quoi que ce soit ?

Mon départ ne saurait en effet résoudre aucun problème. Je cherche simplement l'oubli de ma douleur et de ma haine au milieu de visages étrangers. Je veux pour toujours quitter les rives de la Méditerranée.

— Rachid, tu n'as rien compris à l'histoire, et ton attitude est stupide. Aujourd'hui, toi et moi ne sommes rien. Car dans ce pays brûle un grand feu, et tout fond à l'entour. Au cœur de la flamme, au fond du creuset, prend forme une génération aux inquiétantes ambitions et qui déjà nous inquiète par ses naissantes exigences. Il disséqueront l'Histoire et n'oublieront pas de nous demander des comptes sur l'emploi d'un héritage qu'une autre génération aura si chèrement payé. Ton attitude est stupide. et tu n'as rien compris à l'histoire. Nous ne sommes que les exécutants parcellaires et dépassés d'une apocalypse historique. Trop tôt, ou trop trop tard venus, nous ne sommes que la contingente transition, héritant simultanément d'un passé et d'un avenir confondus. Nous ne sommes rien, malgré notre fureur d'être, et ce temps n'est tsas nôtre qui nous glisse entre les doigts, alors que nous crispions les mains dans le vain espoir de le retenir. Tu peux partir, va, nos douleurs sont autres, et nul ici ne portera ton deuil. Si ce n'est peut-être ta mère.

Ma mère.

— J'ai abîmé mes yeux à tisser le fin burnous blanc de l'inexprimable fiancé. Mais nulles épaules ne porteront l'ouvrage enfin achevé de mes nocturnes veillées, car la fiancée est morte, et mon fils s'en va pour toujours..

Mon ami m'emmerde. Voilà une demi-heure qu'il parle. Je ne l'écoute plus. J'observe le lent balancement du navire, les reflets scintillants de l'eau. Ma valise est *a* mes pieds. Le soleil est magnifique dans ce pays. Je suis instinctivement des yeux les mouvements de son visapre animé. Il s' imagine que je l'écoute. Une fine chaîne en or brille à son cou. Il me revient d'anciens souvenirs.

— Qu'est donc devenue cette petite fille qui te suivait partout autrefois ?

Il s-3 tait brusquement, au milieu d'une phrase, étonné de ma auestion. Je le fixe, attendant une réponse. Il reste silencieux un instant puis détourne la tête. Il regarde ia mer.

— Elle n'est plms là.

Ainsi la petite étoile a quitté le ciel de mon ami pour aller briller ailleurs et prodiguer à d'autres son attachante ciarLé. j'ai eu tort d'en parler. Les jeunes amours résistent rart-.Tient aux déchirements de l'adolescence, cet âge des ré¹, o'k"-- et des remises en cause.

est morte.

Marie, la petîte enfant de dix ans, au sourire si grand. qui suivait partout mon ami et qui se comportait déjà avec Soute la sagesse d'une personne adulte ? Pourquoi s'est éteinte la scintillante étoile, alors qu'elle avait encore à guider son amoureux sur de longs et difficiles chemins ?

— Il y a longtemps, un jour de décembre, drapeaux en tête, *mn* peuple en colère est descendu dans les rues clamer ses libertés. Débordé de toutes parts, l'ennemi s'est vu perdu. Il ne sut qu'opposer des mitrailleuses *a des* pifiins nues. Et on ramena le soir dans un drap le corps de la petite fille. Il ne me reste d'elle que cette chaîne qui brille à ,<on eou. J'ai eu tort d'en parler. En venant ici. il m'aurait d'abord fallu apprendre l'Histoire. Car, dan? cet étrange pays, chaque objet est un souvenir, chaque souvenir est un serment, chaque serment est un défi. Défi de cette jeunesse enthousiaste, qui, sans prendre le temps de panser ses blessures, dresse devant le monde ébahi ses plans de bâtisseuse de l'avenir, vous accueille en souriant, et vous propose ses promesses, oublieuse de son douloureux passé. Passé où chaque mort est un serment pour les survivants, le serment de réussir en dépit de tous les handicaps, le serment de continuer à sourire en dépit de toutes les souffrances, de tous les souvenirs.

— Nous regardions de loin venir l'ouragan, qui malgré notre attente allait nous surprendre et nous emporter, pêle-mêle en ses premières rages. Désorientés, sans aucune lumière pour guider nos pas, nous avons longtemps tâtonné dans la nuit aveugle, butant sans cesse contre les faux prophètes et les mauvais bergers. Mais au bout de nos errances, nos enthousiasmes affaiblis, nous avons enfin distingué le point du jour, en dépit de tous les voiles tendus. Nous avons alors à la hâte reformé nos rangs disloqués, rallié les égarés et retrouvé nos hymnes et nos sourires, avant la grande sortie, afin que nul ne puisse soupçonner nos anciens égarements. Et nous nous sommes

remis à chanter sous le soleil. Mais chacun de nous porte eo lui le secret irrévêté d'une quelconque vieille blessure. car aujourd'hui, ici, dans ce pays, nul n'a été épargné. Avec le temps, la longue chaîne des voyageurs s'était considérablement amenuisée. Il ne restait plus que deux à [rois personnes.

— Aujourd'hui, ici, dans ce pays, à ton tour, tu as reçu ce baptême de douleur qui te fait inmanquablement nôtre, tandis qu'il te ressurgit en mémoire le serment d'autrfois, qu'il ne t'est plus possible de violer à nouveau. Tous les voyageurs s'étaient maintenant engouffrés. On sonnait le rappel des retardataires.

— Alors, Rachid ?

Je regardai ma valise. Elle avait disparu. Tandis que nous étions tournés vers la mer. quelqu'agile larron en aura profité.

— Décemment, je ne peux pas voyager sans valise.

Mon ami a souri et il m'a semblé reconnaître comme un signe de bienvenue, qui venait ou de la ville ou de la mer.

hocine mahdi

LA REVOLTEE

La femme est-elle un objet, une chose spécialement créée pour le plaisir de l'homme ? La tradition la condamne comme telle.

Est-ce pour cette raison que les parents ne lui accordent pas les mêmes droits qu'aux garçons, qu'ils la cloisonnent et qu'ils décident librement de son sort sans tenir compte de ses ilésirs et de ses réactions propres ?

Combien de filles vivent malheureuses à cause de l'aveugle ipuüT ne pas dire l'imbécile} autorité des parents ?

Sans fausse pudeur, une émigrée m'a parlé de ses malheurs. Hélas, des milliers de familles vivent à l'heure actuelle dans sa situation. Bien entendu plusieurs facteurs de tous ordres entrent en jeu mais le principal se découvrira de lui-même au long de cette brève confidence.

... Je suis l'aînée des quatre enfants qui composent nia famille. Ma mère s'occupait de nous, partageant ses journées entre de multiples corvées dont nous tirions subsistance.

Pendant ce temps, mon père exerçait son métier en France. Il ne rentrait qu'une fois tous les trois ou quatre ans et ne restait jamais plus d'un mois auprès de nous.

Ma mère était vraiment malheureuse. Quant à nous le-> enfants, l'absence du chef de famille creusait un vide autour de nous. Nous ne le connaissions pas assez pour l'aimer, mais il nous manquait quelque chose. Malgré sa tendresse et son dévouement, mère ne meublait pas entièrement notre besoin affectif. J'allais à l'école. A la fin de chaque cours, je rentrais vite à la maison. Mère, dont la santé déclinait au fil des jours, se dépensait sans ménagement afin de nous assurer un minimum de bien-être. Ma présence au foyer soulageait son emploi du temps trop chargé. Mais en coulant, les mois agissaient sur elle à la manière d'un corrosif. Un mystérieux mal la rongait doucement et sûrement. Un matin, je la découvris inerte, seule, sur le lit conjugal. Ce lit où elle n'avait jamais connu de chaleur. Ce lit qu'elle avait si longtemps occupé dans l'amère solitude des veuves.

J'avais seize ans.

En cette douloureuse circonstance, mon père accourut.

Au cours d'un conseil de famille et faute de mieux, il décida de nous prendre avec lui. Il me le fit savoir en ces termes :

— Ta mère est morte. Dieu, le Tout-Puissant, l'a voulu. Tes frères ont plus que jamais besoin de toi. Aussi, je vais te parler comme à une femme. Pas loin de Paris, je vis avec une française. Elle sera heureuse de vous voir chez elle, toi et tes frères. Je te demande de te conduire envers elle comme tu le faisais avec ta mère. Tes frères t'imiteront, j'en suis certain. Je te le demande dans leur intérêt. Ils ne me connaissent TJP.S bien. Peut-être même qu'ils ne m'aiment pas assez... Avec le temps ils changeront et tu es la seule qui puisse leur faire admettre la cohabitation avec une étrangère. Je n'ai pas d'autre alternative.

Je regardais père, choquée, ras demandant si je ne rêvais pas... Père marié à une française et ma mère qui croyait... Qui attendait... Qui espérait... Pauvre mère.

Tirillée par Un sentiment de révolte impuissante et par le devoir de sœur aînée, j'accédais à la suggestion de 1 homme que je me mis soudain à détester. Cet homme dont l'égoïsme effréné avait mené ma mère à la tombe. N'avais-je pas une lourde responsabilité envers mes frères qui étaient encore trop jeunes pour pouvoir se débrouil-

ler ? Si j'avais été seule, le problème ne se serait pas posé. •liais la charge de trois- enfants âgés respectivement de douze, i.<euf et cinq an-, dépassait mes forces. En considérant n>" nouvelle «JtTifttJon SOUB cet angle, j'optai pour i'emigi-::';on. Lr.ique ;... 'iition qui me permettrait de de-'.neurer c.~. famille.

Personne d'autre que moi ne saurait entourer les orphe-
ms de ; de?; soins au ils réclamaient.

.* u troisième étage d'un immeuble délabré de la Seine-Saint-Denis, une femme sans âge nous accueillit gentiment. Elle se montra agréable et attentionnée. Mais je dus •ne fai;-c- violonee pour lui sourire.

J'avais détesté cette femme avant de l'avoir rencontrée. En mon fort intérieur je la jugeais coupable de tous nos malhstrs. Mes frères ne se doutaient de rien. Ils regardaient autour d'eux avec des yeux étonnés et innocents. Ma présence les reconfortait. Cependant, à cause de leur «fc;e. ils étaient on ne peut mieux perméables aux bonnes n tentions auxquelles ils répondaient dans un élan de sincérité émouvante. La maîtresse de maison lie tarda pas a conquérir leurs jeunes cœurs. Ce nuit m'obligea à enterrer au plus profond de moi-même la haine mortelle que m'inspirait le couple illicite. Par contre, j'eus du mal à ^'adapter à ma nouvelle existence. Au lycée comme partout ailleurs, j'étais constamment envahie par un sentiment d'insécurité.

Etrangère, je Fêlais, dans la rue, dans les magasins, en classe. Mes yeux embrassaient un monde nouveau, hostile ou indifférent, sans chaleur. Un monde monstrueux, mécanisé, déshumanisé dans ses moindres gestes. Un monde incompatible avec mes conceptions. J'étouffais de respirer un air lourd, inamical.

C'est que les autochtones me semblaient hermétiquement fermés aux étrangers. Fermés au point qu'ils ne laissaient pas échapper la moindre occasion de manifes-fer leur attitude haineuse par les actes les plus condamnables. A plusieurs reprises, j'assistais à des affrontements meurtriers entre français et étrangers. Ces prises de positions racistes me découragèrent rapidement. Il va sans dire qu'elles gênèrent considérablement mon intégration. Autour de moi, j'entendais des allusions blessantes touchant

à notre race. Et je me sentais directement visée. J'adoptai donc une ligne de conduite, ne sortant que pour me rendre au lycée ou pour accompagner mon père et sa concubine dans leurs rares promenades. En classe, les filles me tenaient à l'écart. Paradoxalement, j'étais la meilleure élève : de quoi les faire rougir de honte.

Mais à côté de ces difficultés surgit l'insurmontable. Quand j'atteignis dix huit ans, père prit la grave décision de me défendre les études. Ce soir là, au cours du dîner, je lui fis part de mon désir d'entrer dans une école commerciale spécialisée. A mon dossier ne manquait que la traditionnelle autorisation paternelle écrite et légalisée.

— Comment ! Tu n'envisages pas encore de renoncer aux études ?

— Il r*y a pas de raison... Je suis en mesure d'aller loin, très loin. Je ne vais pas m'arrêter en si bon chemin.

Père fronça les sourcils.

— Je ne suis pas d'accord, Saliha. Cette année scolaire sera la dernière pour toi. Il est grand temps que tu te ranges. La femme c'est bon pour la maison. A sa manière de me regarder, je sus qu'il ne plaisantait pas. Sa décision semblait ferme, irrévocable.

— Voyons père. Je ne vais pas laisser tomber les études, ce serait une folie.

— Folie ou pas folie, tu n'y mettras plus les pieds.

Le ton sec claqua comme un fouet. C'était en somme un ordre.

Et ma réponse vint d'elle-même, spontanée, farouche, débitée au train d'une leçon parfaitement apprise.

— Non... Il n'en sera jamais question. Tu veux que je te le dise ? Rien ni personne ne pourra me barrer le chemin de l'école. Même pas toi, père. Tu ne m'enlèveras pas l'unique moyen que j'ai de m'armer contre les mille et une misères de la vie. Tu n'as pas le droit de m'en priver. Ma mère a souffert. Elle est morte d'épuisement parce que, pendant que tu menais ton petit train de vie tranquille ici, elle était obligée de se lever à trois heures du matin pour racler, piocher, semer, récolter et entrele-

nir des ménages contre des salaires de misère. Tu n'étais pas avec elle pour assumer tes responsabilités. C'était elle qui travaillait. Mes frères et moi avions sucé son sang jusqu'à la dernière goutte. Nous avons mangé sa chair. Et cela par ta faute. Elle n'était pas veuve mais avait vécu comme telle. Nous n'étions pas orphelins et pourtant nous te connaissions à peine. Mère, aussi, n'avait qu'entrevu son mari pendant dix huit ans de mariage. Pendant tout ce temps tu a négligé ton devoir d'époux. Mais tu ne tenais pas compte de nos sentiments. Et mère qui ne cessait de pleurer ni de croire en toi. Réfléchis un peu. Tu sauras que, plus que toi, ses parents en la maintenant <>n laisse avaient peut-être inconsciemment gâché sa vie. Mais toi, tu ne commettras pas cette erreur. Ton expérience de la vie t'a enseigné qu'au même titre qu'un garçon la fille doit bénéficier d'une certaine liberté dans tous les domaines, même dans son mode de vie. Le mariage ne m'abritera pas contre les imprévus. L'époux peut émigrer, mourir accidentellement ou seulement m'abandonner. Quelle sera ma vie ? Que deviendront mes enfants ? Peux-tu me répondre ?

Père tremblait de rage contenue.

— Tais-toi

Pourquoi me tairais-je ? Cet homme, par son absurde autorité, allait ruiner mes espérances. Dans le passé déjà sa conduite avait failli nous plonger dans la mendicité. La rancœur qu'il m'inspirait en ce moment n'avait d'égal que mon désespoir. Mes paroles pourraient ne pas avoir l'effet escompté. Je ne possédais pas le moyen de me défendre. Mais la rage m'etouffait. Mon avenir dépendait d'un père qui ignorait délibérément l'intérêt d'autrui. Un père qui ne savait pas regarder plus loin que son nez, conservant des idées complètement dépassées. Un père qui avait l'habitude de se comporter comme un tyran. Ma mère avait longtemps souffert de cela. La peur de connaître, de vivre une seconde fois la misère passée constituait la source où je puisais le courage de dévoiler mes pensées intimes, de parler franchement et avec la violence des révoltés. J'avais perdu la tête.

— Mais pourquoi m'empêcher de poursuivre mes études. Je n'ai pas envie d'autre chose. En m'égorgeant tu agirais moins cruellement.

Je ne pus dire davantage. Une avalanche de coups tomba sur moi. La maîtresse de maison qui avait suivi silencieusement l'explication intervint en ma faveur. Elle reçut également une correction. C'était à prévoir, du moins en ce qui me concernait.

Au cours des deux années de cohabitation avec l'auteur de mes jours, je m'étais efforcée de passer inaperçue à telle enseigne que l'on me taxait de timide. En fait, avant ce jour, aucun problème sérieux ne nous avait opposés. Plus rien, désormais, ne me retenait là où je me sentais incomprise, répétée. Le matin suivant, quand père sortit, je me rendis au chevet de sa maîtresse. Elle dormait. Je la réveillai.

— Christine, je pars.

— Tu divagues !

— Vous ne comprenez pas... Je voulais vous parler des enfants. Ils vous aiment bien, vous savez.

Des larmes embuèrent les yeux de Christine.

— Mais je les aime et je t'aime, m'avoua t-elle avec un accent qui ne trompait pas. Je vous aime comme si vous étiez mes propres enfants.

Sa voix vibra d'émotion.

— Je n'ignore pas la nature de tes sentiments à mon égard. Saliha. La première fois que je t'ai vue j'ai compris que tu ne nous pardonnerais jamais à ton père et à moi. En arrivant ici, tu me détestais déjà. Malgré cela je t'aime.

Je baissai les yeux afin de cacher mon embarras. Elle était sincère et j'acquis la certitude qu'en restant avec elle mes frères ne seraient pas malheureux.

L'abandon de famille, l'un des nombreux problèmes causés par l'émigration, a des conséquences désastreuses et multiples sur la vie des enfants.

Je ne prétends pas en prenant ce sujet, analyser la situation des migrants à travers l'histoire d'une fille qui # "est révoltée contre des pratiques révolues.

Dans les pays Arabes, les parents croient respecter une Loi coranique en imposant à leurs filles un mode de vie inadmissible. Dans 99 % des cas la fille n'a d'autre alternative que de se soumettre.

En 1969, SALIHA avait 21 ans, elle étudiait le jour et travaillait la nuit dans un restaurant parisien. Son père aurait pu lui faire gagner trois ans, s'il lui avait donné Ja liberté de choisir entre l'école et le mariage.

Paris le 30 Mars 1969

toudert abrous

UN CRI DAMS LA NUIT

Toudert Abrous est né le 17 Septembre 1951 à Tagueraout Azzouz, en Grande Kabylie. Etudiant à l'Institut d'Études Politiques d'Alger, il écrit beaucoup. Le récit que nous lui publions ci-après dans son intégralité est extrait d'un recueil qu'il se propose d'éditer.

Les murs de la chambre semblaient s'attirer deux à deux avec une lenteur effrayante. Les murs avaient tout leur temps ; ils avançaient doucement, très doucement, millimètre par millimètre.

Le grand-père et la grand-mère semblaient prendre part de ce jeu et souriaient dans le portrait où ils restaient figés. Le calendrier s'approchait lui aussi, pour la forcer à voir avec quelle rapidité il effaçait les jours. Il commençait le compte à rebours. Quinze jours, une semaine, cinq jours, quatre jours. Il ne reste plus que trois jours et le tour sera joué.

Dans sa maison retentissaient des éclats de disputes. Toute la grande famille est invitée. Le calme relais de ses cinq frères a laissé place à un véritable tohu bohu. On

fermait les yeux sur les fautes oies enfants. Chacun était occupé. Il fallait faire vite pour ne pas être pris de court...

Dans la chambre les murs préférèrent se tenir par la main et jouer à ia ronde. Elle, comme un animal en cage. tournait en rond. Elle se heurtait aux murs devenus de plus en plus touts. Grand-mère ouvrit même la bouche elle qui de son visant, la tenait toujours fermée car elle n'avait aucune dent. Elle devait les faire niais c'était trop tard. Elle mourut sans ses dents neuves. Même éden-fée. elle souriait et prenait plaisir au jeu. Elle aimait toujours de son vivant, qu'on la transporte d'un coin à un autre à la poursuite d'un rayon de soleil...

La tête lui tournait avec ce bruit, ce jeu auquel elle ne prenait pas part. Elle se leva, fit quelques pas dans la chambre minuscule et sombre. On a fermé les fenêtres, la porte. On lui a dit de se reposer. On lui a permis de ne rien faire, même pas se peigner. Elle s'assit sur le lit, moite. Elle se releva, le calendrier corné se rapprocha encore un peu plus d'elle. Elle s'approcha du calendrier. Qui a fait le premier pas ? Vendredi... Samedi... Dimanche. Plus que deux jours.

Elle entoura d'un seul regard cette chambre qu'elle devra quitter pour de bon. De leur cadre décoloré, grand-père et grand-mère la regardaient bêtement. Grand-mère souriait toujours. Elle s'aperçut que sa bouche restait ouverte où une mouche est venue se poser. Elle la ferma alors apparurent les tatouages de son front. Elle était marquée pour qu'on ne la perde pas. Comme du bétail. Grand-père, quant à lui, s'approcha comme s'il voulait sortir du cadre. Mais elle qui le connaissait bien, savait que grand-père voulait qu'elle regarde et respecte sa paire de moustaches qui frémissaient encore. Malgré elle, elle sourit pendant une seconde. Au bas du lit étaient empilées cinq valises pleines à craquer. On lui a préparé ses bagages. Elle doit partir dans deux jours. Elle aurait bien voulu ne pas quitter cette maison, cette chambre à laquelle elle s'est habituée. Mais on a décidé pour elle. D'ailleurs, elle l'a senti, le jour où son père lui a dit d'enlever les photos et les cartes postales qu'elles a collées au mur. Elle lui a obéi sans discussion. Et puis aussi, le jour, c'était vers la fin du mois de juin, où il lui avait annoncé qu'elle ne retournerait plus au lycée. Il lui a dit qu'elle devait aider

un cri dans la nuit

sa mère à tenir la maison, à élever ses petits frères. Elle savait aussi que son père avait deviné que son argument n'était pas de poids. Il a ajouté alors, elle s'en souvient très bien : « Ma petite fille, tu vois, ta mère est malade. Elle ne peut pas tenir toute seule la maison... élever les enfants... Et puis... Enfin voilà que maintenant tu es grande, intelligente... Obéissante... n'est-ce pas ? Et aussi, [l'internat me revient cher. Il y a tes frères à élever, à nourrir et à habiller. Il y a le loyer, le gaz et l'électricité. C'est pourquoi j'ai pensé que tu pourrais élever tes frères aussi bien que ta mère qui t'a élevée de son mieux. A quoi servent les études pour une fille. Tu as ton B.E.G. c'est suffisant et même trop pour une fille...

Elle n'avait rien dit. Rien objecté. Elle s'était tue. Que pouvait-elle dire. Comment pourrait-elle tenir tête à son père. Elle a déjà essayé de le faire un jour. Elle avait répondu par un non déguisé. Elle avait préféré se taire. Bien sûr, elle pouvait lui dire que l'homme et la femme sont égaux en droit depuis l'Indépendance. Et puis que le rôle de la femme est indispensable pour la construction du pays. Mais son père, il ne s'en fiche pas mal. Il est son père et c'est lui qui décide. Il n'y a pas que sa fille. Il y en a des millions. Sa fille est à lui.

Elle savait que toute discussion avec lui ne la mènerait à rien. Elle a lu et entendu que beaucoup de jeunes filles de son âge se suicidaient pour échapper à leur sort. Mais cela servira-t-il à quelque chose ici, dans ce petit village qui la verra naître ? Qui va voir rire en pleine rue. Quand elle avait cinq ou six ans. Et que penseront aussi les autres ? Qu'elle s'est suicidée parce que... Ce serait le déshonneur pour la famille. Une des plus grandes du village. Ses parents méritaient bien cela mais est-ce vraiment leur faute. Toujours, ils avaient essayé de comprendre leur fille. Beaucoup d'oreilles. Beaucoup de rumeurs.

Elle se leva. Leva les yeux et vit une image qui la regardait. Hagarde bêtement elle réalisa enfin que c'était sa propre image. Elle ouvrit la bouche. Toutes les dents y sont. Elle souleva la longue robe. Elle avait de belles chevilles, un large bassin. Les vieilles sont intraitables sur ce point. Il faut bien que la cruche ou le panier trouvent où tenir.

Elle ouvrit la bouche. Toutes les dents y sont...

— « C'est ça ton arrosage. De simples cafés »

— « Et tu viens d'Alger... »

— « C'est moi qui ne vois pas. » répondit celui qui a invité.

Jeune, un front dégagés : cheveux coupés court, un peu frisés.

— « Mais il faut t'y faire, mon vieux. On ne rentre pas comme ça dans la chambre. »

— « Non ! répondit le deuxième cousin. Il rentrera, peut-être, avec ses idées et ses diplômes. Remarque il n'a pas besoin de boire ce soir là. Il suffit qu'il la regarde pour qu'il ne voie plus le chemin. Tu as vu quel morceau, une tante la lui a choisie. »

Lui, il est licencié. Il est passé par l'université 5 ans. Il a passé 5 ans. Lui, se taisait. Il laissait ses cousins parler. Il savait qu'ils n'allaient plus à l'école. Alors on les a mariés. Pour la même raison d'ailleurs.

Le premier parce qu'il avait 16 ans ; une famille nombreuse, 8 frères tous des garçons. La seule fille n'avait que 6 ans. Il fallait bien une femme pour tenir la maison pour aller au champ.

Le second parce que sa mère tombait toujours malade. Vivant chez leurs parents, leur famille s'est trouvé agrandie de quatre personnes. Il s'est marié durant les vacances dernières.

Ils travaillaient ici à Alger mais rentraient toutes les lins de semaine chez eux, au village. Les mariages se célèbrent d'habitude en été. Cet été, c'est son tour. Il vient de terminer ses études et il commencera à travailler dès le mois d'octobre. Il avait tout prévu. Aussitôt marié il ramènera sa femme à Alger et...

Le café était calme en cette journée de juin. Les rues étaient presque désertes. Ce sont les vacances. Quatre vieux jouaient aux dominos dans un coin. Un consommateur buvait son orangeade. Calmement comme s'il n'avait rien à faire cet après-midi, sinon siroter par petits coups son verre. Un autre plus jeune lisait...

« Ecoutes, tu sais comment t'y prendre au moins. » Il sortit de sa rêverie : « Comment quoi... oui... oui, bien sûr. Il sourit pour leur faire plaisir, oui il savait comment s'y prendre. Pas comme eux en tout cas ; il y avait déjà pensé. Il ne boira pas. Il ne rentrera pas tard dans la chambre nuptiale. Il ne ressortira pas aussitôt. Il était contre tout cela. Pour lui la femme est un être humain, égale à l'homme. Il détesta ses cousins. Des paysans voilà ce qu'ils sont. Ils ne pensent qu'à cela ; aucune éducation, par de morale. Oui, lui il savait comment s'y prendre. Il rentrera tôt. Il ne boira pas. Il discutera avec sa femme. Il la connaît déjà, depuis six mois. Il ne lui a jamais parlé en tête à tête. Mais il la connaît quand même; Blanche, beaux cheveux, beaux yeux noirs, intelligente, sa mère a bien choisi.

Demain, il doit rentrer au village. Le mariage est dans deux jours : ce dimanche. Son père a tout préparé... Au lieu de rêver, tu devrais mieux écouter les conseils que je vais te donner, dit le cousin aux trois enfants. « Au début ça résiste mais « Oui je sais, on me la déjà dit » sautant il repoussa la chaise, la chaussée était brûlante ; C'était un temps idéal pour la plage.

Oui il ne fera pas comme eux. Il ne ferait pas comme les autres. Il rentrera tôt et il discutera avec sa jeune iemme. jusqu'au petit jour, mais il ne fera rien. Qu'on dise tous ce que l'on voudra, l'homme et la femme doivent se vouer l'un à l'autre une entière confiance. Il discutera avec elle de leur avenir, de leurs projets. Elle comprendra. Elle est intelligente et de bonne famille. De toute façon il a juré de ne pas mettre un costume. La chambre était petite mais bien arrangée. Elle était assise là. On avait promis à quelques-unes de ses amies de venir la voir. Des cousines surtout. On se méfie du mauvais œil. Parmi les invités, on l'a laissée entre deux jeunes femmes mariées. Il faut qu'elle sache surtout « leur avait dit la mère de la fille ». Elle a déjà tout dit à sa fille mais sait-on jamais ? Peut-être les pratiques ont-elles changées.

« Tout commencera par le papotage introductif. »

« Tu as de la chance, toi ton mari est un grand homme. »

« Il t'emmènera certainement à Alger. »

« il paraît qu'il vient d'arriver d'Alger et il t'a rapporté une bague en or. »

« Mais il faut que tu te montres douée avec lui. » Elle écoutait sans répondre car à qui répondre et quoi répondre. Elle savait ce qui l'attendait. On ne cessait de lui répéter ces jours-ci : elle connaissait la leçon par cœur. »

« Il rentrera tard dans la nuit lire comme tous les autres. Il te trouvera allongée, tu feras semblant de dormir.

Elle voulut crier mais aucun son ne sortit. Elle voulut griffer cette affreuse commère mais ses mains sont enfermées. Elle ferma les yeux.

Il rentrera dans la cour où la fête battait son plein. La cour était petite mais elle suffisait à contenir tous les garçons du village. Les hommes venaient juste manger et sortaient presque aussitôt. On avait balayé la cour ce matin, arrosé aussi. Des bancs empruntés au café avaient été placés. Au centre, des garçons dansaient; les femmes cachées dans les embrasures des portes et des fenêtres, poussaient de temps en temps, ensemble, des you vous. Le père s'occupait des invités, répondait aux félicitations. Il avait arboré son unique costume qu'il avait déterré d'un coffre cadennassé. Froissé. Il l'avait ramené de France. C'est lui crui s'est occupé de tout. Il a voulu que le mariage de son fils soit un vrai mariage, car disait-il : on ne se marie qu'une seule fois. Il avait égorgé un bœuf et tout le village était invité, même le Cheikh. Surtout lui. Il a rangé les meilleurs plats avec les vieux du village dans une chambre à part. Il a donné la Baraka puis il est reparti. Il ne pouvait pas veiller.

La mère quant à elle, avait mis ses plus beaux habits. Elle voulait se faire belle. Elle avait 50 ans. Elle se rappelait de son mariage. Elle aussi avait déterré en même temps que le père ses vieux bijoux d'argent. Tous, elle les a mis tous. Un peu partout. Elle voulait être partout à la fois et elle était partout à la fois.

Il voit sa grand-mère assise derrière la chambre nup-riale, gardienne impassible et farouche. Il s'approcha d'elle ou de la chambre. Il ne savait de laquelle. Il voudrait renforcer la garde. Peut-être.

« Je suis heureux. Hier, encore je te tenais sur mes genoux. Je te portais sur mon dos quand on revenait des

champs. J'étais forte en ce temps-là. Maintenant je n'ai plus que la peau sur les os, mais par Dieu je vais assister à ton mariage... Elle s'interrompt un moment pour pousser un you you qui ne porta pas loin. Tu sais, j'étais aussi belle que ta femme, c'est moi qui te l'ai choisie, quand elle était encore petite. Il y a longtemps, elle aussi je l'ai prise sur mes genoux... Ah, mon fils te voilà maintenant homme. Sois digne de ton grand-père, lui, c'était un homme. Il embrassa sa grand-mère sur le front et ressortit.

Il est entré tard dans la chambre. Les you vous se sont lus pour pouvoir reprendre encore plus fort. Les garçons aussi, seul un hibou continuait à hululer quelque part. Il voulait être de la fête, mais il ne s'est pas rendu compte que ces instants appartenaient au silence.

Il est entré tard dans la chambre. Costumé, comme les autres. Il l'a trouvée allongée ; elle faisait semblant de dormir. Elle retenait les draps entre ses dents. Les jambes serrées, il s'est approché. Un cri dans la nuit. Le hibou s'est envolé surpris dans sa torpeur. De partout des youyou fusaient. Elle avait crié. Un son est sorti, un autre Fa suivi aussitôt ; rauque, elle voulut griffer ce visage haletant mais c'est son mari. Elle ferma les yeux évanouie. Il sortit de la chambre. Dans son costume, il marchait tout droit devant lui, vers la sortie. Il entendit confusément :

« Tu es digne de ton grand-père ». «

Mon fils est un homme. » « Que le

premier soit un mâle. » « Tu as vite fait. »

Une femme ensanglantée vient de devenir Femme. On prépare le nom au garçon qui naîtra. Il a fait ce qu'il devait faire, lui qui ne voulait pas faire comme les autres. Il sort de l'Université et des bras de sa grand-mère. Un homme costumé vient de devenir un Homme.

arezki chaib

LES OLIVIERS SONT EM FLEURS

Les loups sont là. Ils rodent depuis longtemps. Ils sont autour de nous, prêts à mordre... Leurs crocs brillent comme des coutelas... Ils sont là tout près sans que l'on sente leur présence. Je marche, j'écoute...

Le monde est grand, dur, inaccessible... et c'est si bon de vivre...

Les loups sont là ! j'entends leurs cris, leurs dédains. j'ai peur, nous avons tous peur.

Il pleure, sa femme est morte.. Les loups ricanent et construisent leur royaume sur les tombes des pauvres.

Je marche, j'écoute...

Le monde est beau !

Les loups sont excités. Ils se battent entre eux, se disputent un lambeau de chair. Ils ont faim, nous avons tous faim.

La terre est féconde. Elle est bien nourrie. Il aime tant sa mère. Elle a pleuré, nous avons tous pleuré.

Je marche, j'écoute...

Il est gros et gras. La vie est belle. Les rosés sont closes, rayonnantes pour lui. Elles sont fanées, éteintes.-pour les autres. La rosé a blanchi. La honte Fa surprise. Ça ser.t bon le parfum. Ce jardin est bien fleuri, cette voiture est bien entretenue, ce chien bien nourri. Il est gras.

Ça sent le fumier, le crotin, la fumée. Le chien va mourir. Il a froid, il a faim, nous avons tous faim.

Qu'elle est beile cette fille î Remarquablement bien habillée. Je voudrais tant lui parler, être son ami. J'avais chaussé des tennis. « Mais il n'en est pas question » avait-elle répondu, il est très bien habillé. Son chauffeur l'attend a la porte du lycée. Il a une voiture. Il passe ses vacances a l'étranger. « Celui-là m'intéresse, je l'aime déjà sans le connaître. » avais-je entendu.

Les loups sont là, tout près. Prêts à nous engloutir. Le couteau brille, la lame se brise...

La veste est déchirée, sale... « tenue convenable exigée. Achètes-toi une nouvelle veste.

— J'en ai pas i

— C'est pas mon affaire. »

La voiture est belle. Il fume une cigarette. On le salue partout où il va. Il entre en trombe au lycé-3... « Passe le bonjour à ton père, dis-lui que j'ai reçu le « colis ». Tu es un très bon élève et ton père, un homme exemplaire ».

Ses tennis sont déchirés — le loup est là — « Viens-moi ici. Que fait ton père ?

— Cultivateur.

— Propriétaire ?

— Non.

— T'a conduite est mauvaise. Enlèves tes mains des poches.

— J'en ai pas ». Je

marche, j'écoute...

« Bonjour, Fati. Ta mère est formidable. Bonne cuisinière. Le gâteau était des plus délicieux. Et les bougies. Oh ! comme j'ai ri ce jour-là ! Il y avait seize bougies

sur le gâteau et au premier souffle tu n'es arrivée à éteindre qu'une seule. C'était inoubliable. Surtout quand on dansait, lorsque je sentais ton corps frémir et vibrer contre le mien. Comme tu es belle... Tu sais, mon père est allé en France. C'est pour soigner ses rhumatismes. C'est plus sûr... »

Il l'ennuie, elle ne l'aime pas. Il est riche ; c'est autre chose.

Les loups ont tout dévoré. Ils ont encore faim. Ils se mangeront entre eux.

Le méchoui est prêt. Les loups se jettent dessus, le dévorent. Il reste les os. « C'est pour les enfants du jardinier, ils adorent tant ça »...

Il fait chaud et ça sent le propre. Il fait froid dehors. Il pleut depuis un mois. Le chien a froid. « Il faut lui construire une niche »...

Le vent glacial transperce le gourbi. Les enfants ont froid. « Ils sont habitués ».

Qu'ils sont bêtes. Ils sont révoltants à la fin. Mon pauvre rosier complètement détruit. Tu leur dis : « Taillez-moi ce rosier », ils te le coupent en deux. Mon pauvre rosier. Mais d'où sortent-ils ? Je vais leur faire payer ce crime. J'aime pas les imbéciles moi. Ah ! mon pauvre rosier... Une semaine de travail sans salaire...

Il faut fuir. Mais où ? Ici c'est comme ailleurs ; c'est partout comme ça.

Le son doux de la flûte plane sur la forêt. Le petit berger garde les moutons. Il ignore que les loups sont là, tout près. Il joue de la flûte ; il court à sa perte.

Les loups ont de nouveau faim. Le berger joue toujours de la flûte. Les agneaux dansent. Ils sont heureux. Un des leurs est soudain attaqué. Le petit berger n'y peut rien. Sa flûte est brisée et les notes stagnent, étouffées, dans le ciel... Les agneaux s'égarerent. Les loups les rattrapent. Les agneaux demandent pitié. Les loups ont trop faim. Ils les dévorent...

Il se lève à dix heures. Son chauffeur l'attend depuis sept heures du matin.

Il a une « 124 Sport lui assura-t-il.

Ah ! ça change tout.

La nuit est noire. Il n'est pas encore rentré. Elle pleure. L'ennui la dévore et pourtant elle voudrait tant ne pas voir son mari entrer. Il joue encore aux dominos gaspillant son salaire. Il travaille à l'autogestion et il se saoule tous les soirs. Elle ne l'aime pas. Elle ne l'a jamais aimé. Ils l'ont mariée de force. Triste ménage et déjà huit gosses. Le dernier a à peine un mois. Elle n'a plus de lait. Que va prendre le petit ? Le cimetière... Il lui annonce qu'il va bientôt se remarier.

— « Et les gosses ?

— Tant pis... »

Les loups ont faim. Ils sont là. Ils rodent depuis longtemps autour de nous. Ils sont prêts à mordre. Leurs crocs brillent comme des coutelas. Ils vont nous engloutir. Ils ont faim. Ils ont toujours faim.

La terre est noire. Elle est souillée, profanée. Elle se lamente. Elle se venge — les loups sont forts et ne meurent pas —. Elle se venge sur les agneaux tendres et fragiles. Elle les engloutit. Elle a faim, nous avons tous faim.

Je marche, j'écoute...

Le corbeau se réveille. Il saute sur un rameau d'olivier. Il ouvre ses ailes et s'enfuit dans les airs. Au pied de l'olivier le renard creusait sa tombe.

Le son de la flûte est si doux ce matin. Le petit berger en a-t-il fait une autre ? Non. C'est un autre berger qui s'amuse ne se doutant de rien. Et pourtant les loups sont là, prêts à mordre... Les notes douces, rêveuses, s'envolent, se perdent...

Je marche, j'écoute...

Il prend sa pioche. Il laboure, défriche sa terre. Il est heureux. Il creuse, il creuse. Il creuse des tombes. Les loups sont là ! Ils ont tant faim d'abondance qu'ils se mangent entre eux.

L'oiseau prend son vol. Le soleil brille. La terre respire les oliviers sont en fleurs...

Poèmes

aiï benkhokha

POUR UN ARBRE QUI MONTE

*Coûte que coûte
Un arbre doit monter
Ce matin
Des décors de nos séquelles
Au crépuscule de nos blessures
Vert
Eclat d'une aube
Des paupières closes d'une nuit d'hiver
Libre
Au-delà des geôles sans âge
Libre
En-deçà des ronces et des éclipses d'hiver*

*Coûte que coule
Un arbre devra monter
Demain
De la vacuité comblée de nos crevasses
Des profondeurs vaincues de nos abîmes
Dans les détours dénoués de nos lignes
Droit
Sur des racines gorgées de sève
Haut*

*La cime à la recherche du ciel Par un
terrain veillé par des leçons*

*Couvé par l'expérience
Du fellah qui tient son brabant-double
Face aux sillons de l'avenir
Coûte que coûte
Un arbre devra monter
Toujours
Force d'un brise-vent
Devant nos vergers en pépinières
Dans le chemin qui va au terroir
Sur le sentier qui mené aux grands arbre»
Grands
Comme la présence d'un ciel*

kechkouche talha (1)

D R I

*As-tu perdu le sud ?
Ou l'as-tu banni
Des points cardinaux ?
As-tu si peur
Des chameliers et des chameaux ?
De l'empire du soleil sauvage ?
Du scorpion noir ?
De la mouche bleue ?
Du scorpion roux ?
De la perfide vipère ?
As-tu juré
Dans tes prières
De ne plus te tourner
Vers Messaoud
Vers Maison Rouge
Vers le Hoggar
Vers Djebel Barga ?
Vers le pays
Du dattier généreux*

(1) Les deux poèmes que nous publions ci-après sont extraits d'un recueil assez vaste que Talha se propose de faire éditer.

dri

De la douce chamelle
De la brebis
De l'ombre fraîche
De l'eau limpide
De l'oasis accueillante
Du fabuleux des légendes
Et, des gazelles
Du lait de la datte
Et de l'amitié.

Dri tu es
Une fille de bonne famille
Tu seras
Un futur bon docteur.
Je suis gueux
Poète et sculpteur
Dans l'Avenir rouge
Du grand visage
De l'homme de demain.
Je me sers
Dans mon ouvrage
De mots-cartouche de dynamite
De mots-chalumeau
De mots-ciseau
Et de mots-marteau.
As-tu juré
De ne jamais dépasser
Le douillet rêve
Des fillettes
Des grandes bourgeoises
Et des midinettes
Le monde merveilleux
Ses sorcières ses fées
Ses magiciens et ses philtres
Son Amour-adoration
Ses allumettes et ses naïvetés
Ses femmes-fillettes
Ses Amants-poupées
Ses princes charmants
Et ses héros en carton
Ses belles
« PZns belles que la lune »
El ses maris complaisants
En guise de château

dri

D'accortes servantes
Et de discrètes confidentes
Les bonnes à tout faire
Les innombrables machines
Le jardin fleuri
Les meubles vernis
La grosse voiture
Et le chauffeur stylé.

As-tu songé Dri
Qu'il existe
Une autre forme de rêve ?
Grandiose exaltant supérieur
Du Révolté et du Nabi.
Le Rêve de l'architecte
Du Pionnier du Créateur
Et de l'Ingénieur
Où chaque mouvement
Est une prière
Un pas vers la lumière
Une enjambée
Vers la connaissance
Où chaque acte
Est une création
Recherche de vérité
Où construction.
Il s'agit de relever l'homme
De l'empêcher
De marcher à quatre pattes
D'annoncer de br\$re
De se vautrer dans la boue
De lui ôter
Bat bride et œillères
De déclarer
Sans merci sans pitié
La guerre
A la bêtise et aux salauds.

Dri Alger est la Mecque à gogo
Régulé à l'heure Hurlante et
filante De Paris Londres Berlin et
Chicago.

*En avance de quelques siècles
 Sur la Havane et Pékin
 Sur Hanoi et Moscou.
 Le Sud le Sahara
 Ne sont encore
 Qu'à l'âge de la tente
 Du zériba et du gourbi
 A l'âge de l'Atérien supérieur
 Ou du moyen Cro-Magnon.
 « Il nous faut attendre »
 Nous en sommes capables !
 Ou préparer
 — Peut-être mais j'en doute —
 La génération de bâtisseurs
 D'hommes et de pionniers
 Qui mettront l'Algérie
 A l'heure saharienne
 De l'or noir du gaz
 De l'uranium et de l'acier
 A l'Ere du Hoggar
 De Tindouf et d'El Gassi.*

*Dri ma bouche est en flamme
 Ma raison s'altère
 La fièvre
 J'ai soif
 De logique et de lumière.
 J'ai faim
 D'Amour et d'Amitié.
 Non Dri je ne chanterai jamais
 L'amour - accouplement
 Fût-il sublimé
 Ni l'amitié
 Des terrasses de café
 Mais l'Amour qui crée
 Renouvelle et transforme
 Mais l'Amitié qui pardonne
 Purifie et grandit.
 J'aime voir
 Le grain qui germe
 L'eau qui sort du rocher
 La femme enceinte
 La chamelle grosse
 Le jeune palmier*

*Qui offre ses premiers fruits
 Le vieillard qui médite
 L'enfant qui s'agite
 L'Homme qui décide
 Agit lutte et vainc.
 Je suis le chantré
 De la Révolte
 De la Lutte
 De l'Effort
 Et de la victoire
 Sur soi
 Sur l'ennemi
 Sur la nature.
 Je suis l'Amant de la Vie !*

*J'ai invité
 Ce soir pour mes noces
 Liber et Dyonisos
 Dans leur pompe divine
 La tête ceinte de rameaux
 De laurier-rosé
 Et d'olivier.*

*J'ai invité
 Les superbes Bacchantes
 Dans leur toilette de suivantes
 La Vie sera
 En robe de Mariée.
 J'ai invité
 La tempête-flûte et trompeté
 Le vent youyouteur et drabki
 Le tonnerre tambour et tremblon
 L'orage jouera
 Du luth et du violon
 Et le cylone danseur et hérault.
 Il annoncera
 Le commencement de la fête
 Et la danse des éléments
 Sur la musique de ma Révolte
 Rythmée par mon cœur
 La fièvre et la douleur
 Mes nerfs et ma passion.*

*J'ai invité
 UEclair qui écrira
 Sur écran des nues
 En lettres de lumière
 Les slogans divins
 Les doctes apothègmes
 Et les blasphèmes célèbres
 Qui tomberont
 De la bouche des dieux.
 Il écrira
 Les festivités
 Leur programme
 Les marques de vin
 Et le menu.*

*J'ai invité
 La nuit grosse
 De tous les monstres
 De tous les maux
 De toutes les rancunes
 De toutes les douleurs
 Grosse de tous les Rêves
 De paix et de douceur.*

*J'ai invité
 Le jour harnaché sanglé
 Soufflant suant Maintenu
 debout Par l'espoir insensé
 De sa propre fin.*

*J'ai invité
 Le soleil et la lune
 Sur mes matelas de sable
 Sur mes dunes
 L'un déversera
 Sa lumière d'argent
 Et sa chaleur
 L'autre épandra
 Son sourire triste
 Et sa clarté dorée.*

*Dans mon palais la Terre
 Aux mille lustres allumés*

*Je reçois
 Mille scintillements
 Mille baisers
 Mille messages
 D'amour et d'amitié
 Des confins de l'Univers
 Des sept deux
 De tous les peuples
 De la Voie lactée.*

*J'ai immolé
 Mon ânesse ma brebis
 Et ma grasse chamelle
 J'ai chassé mille gazelles
 Avec ines pièges mon slougui
 Mon méhari et ma Statti.*

*J'ai apprêté au basilic A la
 menthe à la canette La récolte
 muscade De mille dattiers
 Mille jarres pleines Mille
 outres bondées De nectar-
 lagjni.*

*Par Brahma
 Aux mille mains diligentes
 Aies augustes Invités Seront
 servis.*

*Dri tu viendras Ce soir pour
 mes, noces Ta place est
 réservée A la table des
 dieux.*

*Tu apporteras Ta trousse
 de médecin Ta boîte à
 pharmacie Du cattgutt tes
 gants Et ton bistouri.*

*Tu assisteras la nuit A
 mettre au monde
 Ses jumeaux*

*Une Aube nouvelle Et un
jour nouveau Et la Vie à
accoucher De la Liberté De
l'Homme libéré.*

*Ou peut-être o ma Dri
Avec ta main douce
Tu me fermeras les yeux
Si demain
Je ne suis plus...*

*Tu déposeras Sur mon
front glacé Un dernier
baiser Le baiser de
l'Amitié.*

*Ne me pleure pas.
Ne me dis pas Adieu
Mais au revoir
Ma dépouille servit
De réceptacle à l'humain
D'habitable à l'Homme
Qui ne meurt JAMAIS...*

A Hafid DRIFFA

*« Je vous souhaite une très très bonne année pleine de réussite, de santé
et avec beaucoup d'inspiration et que les muses vous assaillent de tous les
côtés et ne vous laissent aucun répit. »*

H. DRIFFA

MES MUSES

*Mes muses sont nées
Paysannes et ouvrières
Ressemblent
A mes sœurs et ma mère
Sentent
La fatigue la sueur
La soupe et le crottin
Manient
Sans réticence
La faucille et le fléau*

*Mes muses Aux mains
rugueuses Aux joues
creuses Aux lèvres
gercées Aux ongles cassés
Aux talons crevassés
Aux sabots crottés*

Moissonnent
 Coulent
 Arrachent
 Chaque année à la terre
 Le blé l'or et racler

Mes muses ne savent
 Ni tisser la soie
 Ni broder
 Ni m'inspirer
 Des poèmes sublimes
 Des madrigals et des rondeaux
 Ni me jouer
 Une musique séraphine
 Sur cythare sur lyre
 Sur clavecin ou sur pipeau
 Les vers qu'ils m'inspirent
 Exhalent
 La peur et l'urine
 La terre et les loques
 La faim et la vermine
 La solitude et le tombeau

Dri mes muses sont
 Ma soif de justice
 Ma passion de l'équité
 Ma Révolte
 Ma haine
 Ma terrible colère
 Mes luttes
 Mes victoires
 Mes défaites
 Mon labeur assidu
 Mon respect de l'homme
 Ma défense de l'humain
 Mon intarrissable amour
 Et mon infinie amitié

Ma nouvelle muse a : Des
 cheveux d'ambre Des yeux
 couleur de miel Des dents de
 neige

Des lèvres de filali Le
 front de Marie Le rêve
 d'Hypocrate De Galien,
 de Bernard Le courage
 de Pasteur Le verbe-
 miracle Le sourire qui
 apaise Et la main qui
 guérit Ma nouvelle muse
 S'appellera DRI

alî boudjedir (1)

RENAISSANCE

*Elles ont été closes Les portes de
mon passé Et fanées sont
devenues Les rosés que j'ai
aimées*

*Dans ce jardin, jadis en fleurs
Ne restent plus que souvenirs
Tristes et agonisants, qui gisent
Comme des soldats blessés qui ont perdu la guerre*

*Ils jonchent les bords de mon chemin
Et s'agitent sur mon passage
Mais ils n'ont plus ce pouvoir
Qui faisait d'eux
Les maîtres de mon personnage*

*Impérieux est l'amour Et faibles
nous sommes Mais, désormais je
suis libre Avec mes propres
armes Je me suis vaincu.*

(1) Jeune enseignant dans un petit village du **Constantinois**.

« DONNEZ-MOI DES MOTS »

*Donnez-moi des mots
Des mots justes et fiers
Des mots qui parlent au cœur
Des mots qui charrient en leur sein
L'Ame de notre histoire.*

*Donnez-moi des mots
Amoureux de la langue du « Dhad
Des mots utiles et vivants.
Je m'en servirai*

*Pour fouiller mon passé
Semblable au jardinier
Qui se sert de la pioche
Pour planter les rosiers.*

*Donnez-moi des mots
Gens de lettres
Pour briser le silence
Qui me sépare de ma mère
Les miens ont été usés Par
le temps et emploi Et,
leur voix affaiblie Ne
porte plus Ires loin*

*Donnez-moi des mots Authentiques et
libérateurs Pour briser les chaînes de
servage Qui me retiennent sans raison,
Je les céderai à mon fils En guise,
d'héritage.*

REVOLUTION AGRAIRE !

*Comme l'oiseau annonciateur du printemps
Messager du soleil sous un ciel noir La nouvelle
naît sa développe et se répand Et sème à la
campagne les grains de l'espoir*

*Des montagnes de l'Aures à celle de l'Ouarsenis Un
souffle nouveau ressuscite les âmes Comme la mère
de famille égaie ses fils Ou le soufflet du forgeron qui
ranime la flamme*

*Ce foyer triste et sans pitance Qui vivait de
patience et de courage Retrouve soudain la
joie et l'assurance Et les signes sont visibles
sur les visages*

*Cet autre là-bas sur lui-même refermé Brusquement
exulte et découvre Que la glèbe est sa mère et qu'il
n'est pas oublié Et sa porte close se confie et s'ouvre*

*Oui, la terre, notre mère, revient
Après une longue absence
Mais elle exige des siens
Le sérieux, la foi et la vigilance*

mohammed bouchami

L'auteur de ces poèmes est un jeune lycéen, élève de classe de première à l'Ecole Nationale **des Cadets** de la Révolution de Koléa.

S E C R E T

*Tandis que dans le ciel chaque étoile le soir S'allume
et que l'on sent naître le grand silence, Le cœur qui ne
craint pas l'influence du noir Peut-il évoluer sans une
défaillance ?... La vie est un eden dont l'amour est la
loi, Mais qui conduit parfois à la désespérance. En
scellant dans le cœur un secret que la foi Détourne,
réticent, de sa noble influence.*

*je. fus constamment un fidèle ami pour toi. T'ayant de
mon amour imposé l'ignorance, Craignant qu'en te livrant
ce qui suit Tu eusses trop compris le sens de ma
souffrance — Non, tu ne sus jamais combien mon
désarroi Fut grand par la pensée, en ma veule abstinence*

*Malgré qu'en mon esprit, je vis, empli d'émoi, Resplendir
tes printemps, mais sans nulle espérance.*

*Car je t'aimais... hélas ! tu n'en sus jamais rien, J'ai gardé
ce secret en ma morne existence, Dédaignant le bonheur,
pourtant le plus grand bien, Quand il est de l'amour divine
récompense. Mais la nuit va finir et l'éclairage astral
Disparaît lentement comme le grand silence Mon cœur
peut rendre hommage en un geste féal A ce qui maintenant
n'est plus qu'un vide immense*

SPLEEN

*Que de fois j'ai compris ce que tout semblait dire, Même
du haut du minaret l'heure aussi va prédire,
« Lu, vie est un songe et tu n'as point son secret, «
Souviens-toi, tout plaisir est suivi d'un regret !*

*Sur le hasard ou Le destin qu'ils voulaient lire, Que
de fois j'ai surpris des gens prêts à me dire El: savoir
si bonheur qu'ils avaient espéré, -Ve sera pas
détruit par un cœur ulcéré.*

*Que de fois en pensant à la peine, au sourire A ces
touts, à ces riens, assez souvent au pire Meurtri par
la vie et maintenant desheuré, Je fuis la causerie et
me prends à pleurer.*

PREMIERS RAYONS

*La nuit va s'estompant, voici l'aube que dose De
pourpre et de rubis l'étincelante aurore, Lançant à
l'orient ses premières lueurs Qui vont du jour naissant
précéder les splendeurs.*

*D'un char bordé d'Azur, la Déesse aux doigts rosés A
semé des brillants sur les lys et les rosés, Un globe
éblouissant, majestueux soleil, Se lève à l'horizon,
écarlate et vermeil.*

*La nature s'éveille en vibrante allégresse, C'est l'ardent
hosanna des cœurs pleins de tendres® Les berceaux et les
nids, nimbés d'un rayon d'or, Par charmant gazouillis
accueillant ce décor. Tandis que monte au ciel une
dernière brume, Des senteurs des jardins, la brise se
parfume, La diligente abeille arrive et, sans retard, Au
calice des fleurs aspire le nectar.*

*Le somptueux château, comme l'humble chaumière, Du
radieux soleil ont la chaleur première, Et des Cités,
maisons, prés, montagnes, buissons, S'envole de la joie
en de douces chansons. Oublions nos soucis, goûtons
plaisir de l'heure, Par ce ciel merveilleux, le charme qui
demeure, Et les ruchers humains pleins d'essor sont
l'honneur Du soleil, du travail préludant au bonheur.*

SONNET DISCRET

*Mon âme a son secret, ma vie a son mystère, Un
amour éternel en un moment conçu, Le mal est
sans espoir, aussi j'ai dû le taire, Et celle qui l'a
fait, n'en a jamais rien vu.*

*Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu, Toujours à ses
côtés et pourtant solitaires, Et j'aurai jusqu'au bout fait
mon temps sur la terre, N'osant rien demander et n'ayant
rien reçu.*

*Pour elle quoique Dieu l'ait faite douce et tendre, Elle ira
son chemin, distraite et sans entendre, Ce murmure
d'amour élevé sur ses pas.*

*A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle,
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.*

mohamed attaf

DROITS DES PEUPLES

(1) Voir numéros précédents *Je ne refuse point ton affection Si je la rejette à la face du globe Je ne refuse point ton amour Si je le violente dans le silence Je ne refuse point ton bonheur Je ne refuse point ton fœtus Si je lui offre l'avortement Que mon amitié et ma passion s'obstinent Ma raison les autorise Que ma félicité et mon enfant s'insurgent Ma raison les approuve Car ils adhèrent aux droits des peuples Où flotte la chevelure sublime Ensoleillée sur les mâts Tel le vent LIBRE A JAMAIS.*

NOUVEL HORIZON

Mes regards-peintres moissonnent la candeur Enfantée dans la beauté des jours qui naissent OÙ se trame par série" .la croissance d'une bonté Celle des blés suaves desservie par la persévérance A des décennies d'étoiles éventrées par la lumière Pour offrir le pain dans les villages sans épines. Le chemin jonché de jasmin blancheur de nos noces Confection spirituelle d'un bonheur dans chaque pulsation Dans, les champs où déjà la fertilité rassasie nos cœurs Pour se venger du chômage de nos corps lestes Propriétaires de la certitude de l'emblème et de la sylve Dans les manufactures où déjà excellent nos habitudes Couleurs précieuses nuée de qualités et sueur de nos efforts Pour accentuer les désirs d'une ressemblance miroitante Devant mille sons mille formes étalage à mille choix Dans les tableaux noirs hachurés de sciences avenir Fredonnées par nos facultés qui creusent l'histoire Pour inventer l'esprit ingénieur artisan de beaux jours Profusion de soleil de vérité d'épi d'amour Refrain de nos envies parsemées de baisers inlassables OÙ s'améliorent la manière le parfum la profession Pour que dans l'univers se pavent patrie et honneur Avec ses blés incandescents qui croissent chaque matin Sur nos toits dans nos cœurs dans nos labours Dans nos poèmes où se réunit toute notre foi Dans nos déserts dans nos ateliers sur nos paupières Dans nos yeux où se lit toute la tendresse laborieuse Comme dans nos espoirs nos raisons et nos printemps Afin que se répande la réalisation de notre entreprise Respirer le confort boire gloutonnement la liberté Et divulguer le sourire pervenche.

EXALTATION

***Les coudes serrés dans la logique de l'œuvre**
Brassés par les ardeurs réunies
Pour aménager les aubes naissantes
Sans cesse plus sauvages que leurs docilités
Où se mesurent les efforts des bras velus
Impression vivante sur le front des réalisations
Maquillée d'une persuasion mollifère
Au chevet d'une certitude
Dont l'intensité envahit la lumière
L'insécurité du désespoir
Que le conférencier commente sans mots
Ni eau de vie ni auditoire
Dans un monde dépouillé d'indigénat
— naguère profession nationale —
Consentant le trépas de la dépersonnalisation
Là où le devoir est
Jusqu'aux entrailles d'une terre poissonneuse
Bivouac de nos espoirs
Où se mesurent les efforts des bras velus
Instruments d'exaltation.*

L'AURORE D'UN MATIN

*Blanche colombe, messagère du Prix Nobel
Duvet de couronnes et de tintamarre
Par la métamorphose de la violence
Tu survoles les plus belles pages d'un ouvrage
Hanté de points, sans majuscules
Pour ne guère aborder le réfugié errant
Sans toit ni mousse
Ni lampe de chevet ni édredon
Ni école pour griffonner les mille et une nuits
Et lire les saintetés
Sur les beautés d'antimoine de chaque foi*

*Blanche colombe, messagère de paix sans paix
Tu reposes ton sourire sur la cime de la Palestine
Où le blé n'est plus orge
Mais venin pour empoisonner les enfants
Sur le chemin de leur innocence
Tandis que père défie le borgne
Par l'amour d'un soleil
Qui dévore la dépossession nocturne
El les barbelés, cette charrue humaine
Par l'odeur de la poudre
A travers les sables et les ruelles*

l'aurore d'un matin

*Les barreaux sans lecture et la chasse d'autochtones
Chanson aux accords d'une exigence
Dont la mélodie dévie les avions
A titre de note de rappel aux esprits sans facultés
Complices des enveloppes mécanisées
Aubaine des phantoms.*

*Blanche colombe, messagère d'espoir
Tu plois ton aile pour venter sur la poussière
Qui salit un meuble imbu de traditions
Et réveiller l'aurore d'un matin
Où tout sera puberté.*

LUMIERE DES TEMPS

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes
Des yeux pour voir Afin
que tu questionnes LE
TEMPS

Sur la valeur et Futilité de ton existence Existence brodée de
bravoure et dépourvue d'autarcie Existence pleine de
fenêtres

Où les enfants pavoisent le réverbère de demain Où
ta femme galope dans les rêves de tes soirs

BONHEUR PLURIEL

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes Un
esprit pour raisonner Afin que
tu questionnes LE TEMPS

Sur les expériences et les formules Dont mère attend les
profits des REVOLUTIONS Tu nous élucideras les
mystères des temps Tu nous dénoueras les épilogues
des temps Tu nous développeras les sciences
universelles Menu quotidien à servir au peuple

SOIT-IL AUTODIDACTE

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes
Deux bras pour travailler

lumière (es temps

69

Afin que tu questionnes
LE TEMPS

Sur La valeur de l'épi et du front qui ruisselle
Enclume des ateliers et sigles de production De
l'offre qui doit satisfaire la demande Des chantiers
de bétons et chantiers de volonté Frein de l'import et
accrue massive de l'export Grâce à ton labeur
façonné d'abnégation Pouvoir des certitudes et des
obéissances

BESOINS RASSASIES

Mon frère

Sais-tu que tu possèdes
Un cœur pour aimer
Afin que tu questionnes
LE TEMPS

Sur la vérité et la fidélité Sur l'œuvre .que doit accomplir ton
âme Aimer sans cesse dans la rue dans les champs et chez soi
Aimer sans cesse dans la joie dans la tristesse et la solitude
Distribuer la sagesse, semer les jasmins Accomplir la tâche
sans tache effacer la haine Accomplir le devoir mon frère ton
devoir Lumière des ESPRITS DES YEUX DES CŒURS

LUMIERE DES TEMPS

rachid affoun (1)

MON UNIVERS

*Mon univers est fait de blessures et de rêves de
rosés cassées et de cailloux*

*Mon univers est fait de ténèbres et d'humidité
de caves impitoyables
et de mon regard martyr*

*Mon univers est fait de cendres et de ruines de
chansons tristes et d'amertume*

*Mon univers est fait de froid et de haillons de
femmes artificielles et de troncs d'arbres*

*Moi la misère
Moi le sang*

(1) Cf. : Promesses n° 10.

mon univers

*Moi l âme
Moi les petits poèmes
Moi les enfants pauvres
Moi les mères tristes
Moi la taupe
Moi la taupe, ô ma mère...*

*Mon univers est plein de futurs et de dynamite Mon
univers est plein de caisses de beautés Mon univers
est dans le tréfonds de mes yeux.*

MUSE

*lin soir
T'en souviens-tu
Tu vins pénétrer dans mon coin sombre
El illuminer ma solitude
Oh dit mon cœur tout naïf
C'est une m.use
Touche-lui la main
Oh touche-lui la main
Oh dirent mes yeux éblouis
.Aiii n'avons jamais vu de si simple
lie garde comme elle est belle
Oh regarde comme elle est belle
Oh dirent mes bras infortunés
Demande-lui de rester avec nous
OJi demande-lui de rester avec nous
Oit dirent mes lèvres enflammées
(''est la femme de nos rêves
C'est la femme de nos rêves
Dis-lui je t'aime
Dis-lui je t'aime.*

saïd belabdi

Né à Dra-Ei-Mizan (Grande Kabylie) en 1944, Saïd BeEabdī est employé de banque à Alger.

« J'aime écrire, dit-il, j'ai la passion de cet art qui ne peut-être expliqué ni jugé par soi-même ».

Les poèmes que nous lui publions ici ne sont peut-être que les premiers fruits prometteurs d'une belle récolte.

LIBERTE

Libre, le vent, de passer à travers toutes les îles.

Iles,

Berçer la tranquillité morte de la mer immense

Et, anéantir le mal avec le souffle de la

Révolution.

Tremblent les bourreaux et les lâches devant tes

Éléments réels

des peuples de la terre.

liberté.

*De foule l'Afrique S'élève
un chant d'amour
« Je l'aime ô Liberté »
Depuis des siècles ce chant traverse en secret
Monts et vallées
Poussé par le désir de posséder des ailes
Et gravir en silence jusqu'au but suprême
Marche après marchf
Jusqu'à toi
Jusqu'à toi LIBERTE*

L'ESPOIR

*Je vous dédie ce poème Sans
demander le prix C'est au cri de
la vie même Que je l'ai entrepris.*

*Il vient du fond de mon âme Toute
ouverte à la vie C'est lui qui donne
à la flamme La couleur ronge "
L'envie "*

*D'éclairer un peu le monde z
Noir, obscur, infini Mon poème à
chaque seconde S'attarde dans
votre nid.*

*IL coupe les racines des arbres De la
cruauté et Redonne à tout corps de
marbre Sa suprême volonté.*

*Mon poème n'a pas de prix Aux
yeux des ignorants Ceux qui ignorent
ont l'esprit Du maréchal ferrant.*

*Qui ferre ses chevaux de bois
Connaît sa bien triste joie.*

youcef merahi

UNION ET LUMIERE

*(Nous ne faisons que suivre le chemin tracé
Et ce n'est pas sans le verbe que nous le poursuivons.)*

*Vague de lumière Tourbillons de
couleurs Tout s'enchaîne et
s'embrasse
dans la joie. O
le bonheur possible !*

*De rêve en rêve
Le songe devient réalité
N'est-ce pas le but suprême
que nous recherchons ?*

*De la musique
De ta vie
Du guerrier à l'artiste
La scène es. toute faite
Et de parfaite harmonie.*

LIBERE-TOI

*Debout, peuple fier, lève-toi
Brise les chaînes qui l'oppressent
Jette au loin le fardeau
Qui te voûte le dos
Rase les bastions de tous ces exploiters
Ces bourgeois ces despotes ces sangsues
Debout, peuple fier, lève-toi
**TA CAUSE EST JUSTE
TON IDEAL EST NOBLE...**
Ce sont ceux des misérables
De la populace cortège en hordes
Des hors-la-loi des libérés
Debout, peuple fier, lève-toi
Le moment est arrivé de livrer bataille
D'en finir avec les tyrans les bourreaux
Il faut lutter
Lutter ou mourir...
Finir en finir avec les ténèbres
L'esclavage les arrestations les prisons
C'est une bataille pour la liberté !...
Débout, peuple fier, lève-toi
Libère-toi*

*Libère-toi des injures
 des brimades
 de l'aveugle exploitation Ta colère
 gronde peuple fier — une colère d'ailleurs
 légitime — Ta haine se déversera à flots
 torrentueux Tu étoufferas l'injustice TU NE
 VEUX PLUS VIVRE A GENOUX Relève-toi
 donc debout peuple fier !... Bouge ta carcasse
 débarasse-toi des puces Qui sucent
 impunément ton sang Révolutionne tout
 Pour l'égalité pour la liberté Ta Liberté
 Peuple Fier !... Puis une aube nouvelle se
 lèvera Un soleil réparateur séchera Le sang
 versé pour la Liberté TA LIBERTE PEUPLE
 FIER !... Et de là naîtra alors une société
 Juste Egalitaire Idéale !...*

VOLONTE ÎNEBRÂNIABE

*Puisse-je mourir de faim et de
 soif.*

*Puisse-je être mis au cachot et
 dormir par terre, Puisse-je être
 écorché vif et supplicié sans
 merci, Je ne cesserai de crier de
 hurler*

*O LIBERTE. Je crierai
 Liberté tant que me
 restera un souffle de
 vie J'écrirai Liberté avec
 mes larmes et mon sang
 avec mon chagrin et mon
 deuil.*

*Je graverai Liberté
 sur les murs de toutes les geôles*

sur les troncs des arbres calcinés
sur les ruines de nos maisons dynamitées
Sur la cicatrice encore fraîche du bébé innocent
sur la tombe du Martyr Inconnu.
Tant que la mort
dans ses rajfraîchissants rideaux
ne m'aura pas pris
MA VOLONTE SERA INEBRANLABLE
Je crierai
.le hurlerai O
LIBERTE.

LA GUERRE

1

La guerre
C'est un président qui donne des ordres
C'est un général et sa stratégie
C'est des milliers d'hommes qui tuent
C'est des milliers d'hommes qui meurent
C'est des fusils et des canons, des chars et des avions
C'est des agressions, des embuscades et des affrontements
C'est des femmes qu'on viole, des enfants assassinés
C'est un fils qui part, une mère qui pleure
C'est des villes détruites, des forêts calcinées
C'est la haine de la peur, la violence de la mort
C'est un déploiement de forces, une course à la puissance
C'est un déchaînement de passions
C'est la misère des hommes
C'est Je travail des hommes...

II

La guerre...
Est un paysage de cauchemar
Semé de pics
De falaises abruptes
Follement découpées
Inquiétantes.
La guerre...
Est un monstre

.-lii.r darJs noircies de poudre
Aux \ev.x injectés de sang.'
LIX mille tenaciüles Porteuses de
mort violente, t. -a guerre...
Est un paysage de folie Oà le
vrai devient faux •'.•à le brave
devient lâche /: Jtt les hommes s'
entretuent G li les innocents
payent.

Kst un bombardier
Qui **J argue** des tannes de bombes
Qui rase tout sur son imssage
Oui sente la Peur et la Mort.
La guerre...
Est"/:/? . Homme. d'Etat
Assis confortablement sur son siège
Il donne des ordres insensés
Envoie des hommes au tombeau
tie fait tuer lui-même.
L » guerre. . .
£;>! le symbole de fanatisme
LA. BETISE HUMAINE...

TE DEUM DE LA LIBERTE

*Je suis Poète Quand
même et Malgré
tout...*

*Mon poème est beauté
Il est union Amour et
Liberté.*

*Que là où est l'offense soit mis le pardon Que là où
est la discorde soit mise l'union Que là où est la
tristesse soit mise la joie Que là où est la haine soit
mis l'amour Que là où sont les ténèbres soit mise la
lumière Que là où est la mort soit mise la Vie..*

*Je suis Poète Quand même et Malgré tout...
L'homme se "vampirise" Et se nourrit du
sang de son semblable : L'humanité se
déshumanise !...*

*Je suis Poète Quand
même et Malgré
tout...*

*Et pourquoi ces guerres absurdes Vision de
cauchemars maculée de sang Intuition
monstrueuse fléau de ce siècle*

te deum de la liberté

*El pourquoi cet homme qui tue
meurt... Et pourquoi
l'homme est-il à la fois si puissant
si vertueux
Et, aussi il tel point vil cruel,... Horreur / On emprisonne
la Liberté ! Et pourquoi ces génocides qui engendrent d'autres
génocides Sang sur sang corps sur corps hécatombe...*

*La Palestine ressuscitera de ses cendres Et
hurlera :*

TE DEUM DE LA LIBERTE.

belly annache

MA LIBERTE

*Un soir d'été c'est une illusion
Un rêve, un mirage C'est
une image dans l'inconscient Image
furtive passant Sans même qu'on ait
le temps D'y goûter savoureusement
Un soir d'été c'est comme tout
Un idéal, un espoir A travers la
pluie, la terre, Les océans, les mers Mes yeux
te sollicitent et te cherchent Mais toujours rien
: Ce n'est pas toi Qui me réponds : C'est un
vide éternel.
Un soir d'été c'est une déception
Un regret, un oubli inéluctable, le.
veux m'envoler, quitter ce sol Cette terre aux
spectacles horribles*

*Je veux te voir un jour Te parler, te
toucher, te regarder Tu feras partie de
mon existence Tu seras la perle de ma
vie,*

ma liberté

Un soir d'été

Un soir d'été c'est un délire onirique

Une exaltation, une frénésie...

Je voudrais me faire des ailes

M'accrocher aux nuages, au vent.

A la pluie, au soleil, aux étoiles

Pour arriver à toi comme un cadeau vivant

Et par la même, sortir enfin libre Des

griffes et des chaînes horribles Des

traditions et autres obligations Qui ne

privent de toi : Ma Liberté.

Un soir d'été c'est un plat de miel C'est

aussi un souvenir douloureux.

SOLITUDE

Seule compagnie d'un corps en réflexion Seul

réconfort d'un cœur en exil

Solitude

Seule réconfort Tu me

ramènes l'amour Le souvenir d'un

avenir passé La réalité d'un rêve

concret

Solitude

Que faut-il faire ?

Je me bats seul contre, des vautours, Des

lions des monstres humains Je me bats

aujourd'hui, mais, demain. je perdrai

toutes mes forces, Tout espoir sera anéanti.

Solitude !

Faut-il s'abandonner

Faut-il s'attacher à la servitude ?

Mon corps est meurtri

Mon cœur est saignant, blessé.

Solitude ma compagnie ! Le ciel est gris, nuageux

: fait-il beau ? Les arbres fleuris accueillent fièrement

mon regard Le vent frais : Cette brise du soir Ramène

avec elle un appel...

*Un appel plaintif, profondément ému.
Solitude !*

*Tu es le désert, la mer, l'espace infini.,
J'appelle, ma solitude, j'appelle
Oui j'appelle la nostalgie
J'appelle le souvenir d'un amour,
D'un ciel gris, bleu... Vert !
Solitude mon amie !
Rends-moi mon voile blanc
Pour voguer dans les mers insondables,
Les océans, les deux, les airs...
J'ai tout perdu, absolument :
Et mon âme et mes souvenirs ;
Que reste-t-il d'un être sans cœur ?
D'un être sans espoir ?
Sans avenir ?
Je n'ai que toi : Solitude.*

CAUCHEMAR

*Je contemple mon âme,
Mon infortune misère.
Mon existence...
Par ma fenêtre ouverte,
Je me vois fuir,
je tombe, me relève et reprends la course...
.Je fuis ma vie. mon existence ;
Je fuis mon ombre et déserte ma solitude...
Dans la glace,
Il m'arrive même de m'oublier,
De me confondre avec
L'horreur
La honte
La cruauté
L'injustice
La tyrannie
Tellement ma vie n'a plus de sens
Je ne reconnais en moi
Que des yeux hagards, mystérieux
Etincelants de haine
Dans lesquels brillent la colère et la désolation
Il m'arrive de crier :
Qui suis-je ?*

nadïa gasmi

LE SOLITAIRE

*Qu'as-tu fait dans ta vie toi que voilà Toi
qui semblés obsédé par une idée Et parais
avoir l'âme si troublée Et pour lequel la
vie s'envola !*

*Solitaire, les pensées ailleurs Le cœur
assailli de secrètes douleurs Evitant,
ignorant le reste du monde Tel celui qui a
fait un acte immonde !*

*A la lueur d'un songe tu vis L'esprit
hanté de soucis Tu attends et espères
toujours Que la nuit cède la place au
jour*

*L'espoir nourrit ton cœur meurtri
L'absence à la souffrance s'allie Un
jour tu annonceras ta victoire Et fier
tu clamera ta gloire .'*

LIBERTE

ENFANT PALESTINIEN

*Un mot de sept lettres
Un mot qui ne semble rien être
Banal, sans importance
Au premier abord sans signification
Mais s'il était à peser
Le poids en serait lourd
La vie par lui change de cours
Ce mot c'est liberté
Pour lui que de morts
Pour lui que de torts
Tous, grands et petits te clament
Liberté de toutes les âmes
Liberté but suprême
Unique solution
Des peuples sous le poids de la colonisation
Liberté que recherchent grands et petits
Liberté cause de la mort d'innocents
de la mort des enfants
Liberté tu brûles en nous telle une flamme Qui
nous pousse à la révolte A tout acte pur et
bénévole Liberté, toujours liberté Aux yeux de
tous nous te cherchons En dépit de tous nous te
glorifierons.*

*Aujourd'hui enfant Palestinien
Ce n'est plus de jouets que tu as besoin
Mais des cimes que lu es toujours craintes
Car les vieux sont épuisés
Après avoir tout tenté
Tu dois continuer dans la même voie
Afin de ne plus vivre sous le poids
De l'injustice, de la haine
Du racisme, de la peine
N'épargne par le vil ennemi
Puisque jamais il ne t'a souri
Puisque de toi il n'a point eu pitié
Puisque de tes droits il t'a spolié
Sois digne du drapeau que tu porteras
De la grande lâche qu'on te confiera
Tu es l'espoir des cœurs meurtris
Tu es l'espoir des âmes asservies
Lutte, continue dans ta lutte
Afin d'atteindre ton unique but
Celui de tant de pays colonisés
Rétablis la grande paix
Et que règne dans ton pays
La liberté !*

madanî senoussi

ATTENTE

*Alger
rue de la liberté
un marchand de cacahouettes
des cigarettes et des allumettes
un jeune cireur
qui mâche du chewing-guni
square port Saïd
le chant des oiseaux
sur un banc calciné
par la foudre du hasard
un homme et une bouteille
jouant au bouche à bouche
noyés
dans des sentiments indéfinie
et ces jeunes filles
cadavres embaumés
et ces jeunes garçons
corps dénaturés
bras dessus
bras dessous
et les cœurs unis
par un tissu inconnu*

*février ensoleillé un port nu
 peuplé de morts aveugles et
 sourds sans âme et sans cœur
 propulsés par nos larmes et
 ses bateaux insensibles par
 nos pleurs et nos rires j'ai levé
 ma tête vers un ciel déchiré
 vers un ciel qui pleurait
 comme une femme émigrée
 comme un bébé abandonné
 j'ai demandé
 le temps qu'il faisait
 l'heure qu'il était
 il ne faisait
 jamais trop mauvais
 pour regarder ton image
 disparaître dans les nuages
 il n'était
 jamais trop tard
 pour vivre mes cauchemars
 et mêler ton nom
 aux chants des oiseaux
 mon chemin est long
 mon attente est plus longue
 j'ai planté
 dans la mer déçue
 l'île de l'exil
 j'ai semé
 cl sur cette île
 des rosés sans épines
 quand l'éclipsé nous
 surprendra*

*au cœur du silence
 quand lucidité
 épousera
 franchise
 quand nos bateaux las
 se heurteront dans un fracas mortel
 ressuscites
 nous surgirons
 tels des fantômes
 du brouillard protecteur
 sur cette île
 que je t'offrirai
 avec ses fruits exotiques
 avec ses rosés érotiques
 et ses sources de bonheur
 et ses lacs d'amour.*